

VORSPIEL¹

- Vous vous intéressez aux nazis ?
- À la période, au phénomène. L'effondrement total.
Les gens en pardessus qui écoutaient Bruckner.
Hitler distribuant des doses de poison.
- C'est du théâtre, les drapeaux à croix
gammée, les projecteurs.
- Le banquet de mariage, reprit-il. L'exécution de Fegelein
dans le jardin. L'enterrement de la chienne et de ses petits.
- Vous réagissez au côté opéra, aux grandes flammes.
– Oui, les canons russes, dans le lointain,
l'étrange célébration dans le bunker quand ils
imaginaient, à tort, qu'Hitler allait se suicider.
- Leur dernier repas se composait de spaghettis, dit-elle².

Don DeLillo, Chien galeux (1978)

1. En réalité, cette partie devrait s'intituler « Prologue », mais comme les prologues courent le risque d'être ignorés, je vous recommande de l'appeler « Vorspiel », mot qui a les deux sens en allemand : « préface » et « ouverture ». Comprenez bien que si j'utilise ici la structure d'un opéra wagnérien, genre qui obsédait les deux protagonistes de cette histoire, c'est pour vous transmettre un très grave avertissement.

2. Traduction de Marianne Véron, Actes Sud, 1991. (NDT.)

Jeudi 12 avril 1945, 16 heures

De grands flocons de cendres tombent lentement sur Berlin¹.

Ils glissent sur l'air, en une chorégraphie hypnotique, sur le fond gris de plomb du ciel et dans le froid de cette heure de fin d'après-midi, créant l'impression que la neige tombe à nouveau sur la capitale désolée du Reich. Il est surprenant de voir que les rues sont encore praticables (et empruntées) ; peu importe que la plupart des bâtiments soient réduits à des façades aux fenêtres vides, tels des décors de cinéma, qui laissent voir la nuit à travers des toits inexistantes. Sur les trottoirs s'accumulent les décombres de huit bâtiments sur dix ; cinq étages réduits à des milliers de petites montagnes artificielles, parfaitement alignées pour gêner le moins possible, ce qui prouve qu'en dépit du chaos un certain ordre règne encore dans la ville minée (et dévastée) par quatre années de bombardement *in crescendo*.

Albert Speer, *Reichsminister für Bewaffnung und Munition* depuis un peu moins de trois ans, traverse d'un pas décidé une Potsdamer Platz en ruines. Chacune de ses foulées lui transmet un élan qui transperce ses semelles, provoqué par les éclats de verre de milliers de fenêtres brisées,

1. Je crois savoir que, lorsque vous étiez jeune, vous aviez la prétention de commencer un roman par la phrase : « L'automne tombait sur la ville, l'hiver sur tout le pays. » Je dois vous dire qu'elle est extrêmement artificielle et vous fait courir le risque de voir le lecteur interrompre sa lecture. Je crois que « De grands flocons de cendres tombent lentement sur Berlin » est une phrase bien plus littéraire et qui correspond davantage à l'histoire que je vais vous raconter. Faites-moi confiance.

qui sont aujourd'hui incrustés dans l'asphalte. L'*Architekt* ne semble pas ressentir le froid, il ne porte qu'une veste marron, aux grands boutons dorés, fermée par une ceinture dont la boucle est proéminente et décorée par un liseré de couleur vanille qui court le long de son col, et une cravate sombre. Sur sa tête, une casquette noire d'officier, poussiéreuse ; sur son bras gauche, un brassard rouge orné d'une croix gammée brodée sur un cercle blanc et de l'inscription « ORG. TODT¹ ». Il couvre son nez et sa bouche d'un mouchoir, essayant de filtrer l'air chargé de particules corrosives : quand il a quitté son bureau, situé au deuxième étage du palais Arnim, siège de l'*Akademie der Künste*, au numéro quatre de la Pariser Platz, son mouchoir était blanc ; quelques mètres plus loin, il est déjà couvert d'une couche poisseuse de poussière incandescente, de suie et de cendres, qui tombent en une pluie fine et recouvrent impunément les habitants qui circulent, apathiques (et abattus), dans une ville quasi apocalyptique.

À côté de Speer avance Frau Annemarie Kempf, Wittenberg de son nom de jeune fille, *Sekretärin* personnelle de l'*Architekt* depuis ses dix-huit ans. Elle aussi respire à travers un mouchoir, le sien porte une jolie broderie noircie, tandis qu'elle essaye de suivre comme elle le peut l'allure rapide du *Reichsminister*. Cette femme élégante, de trente ans, ne lève pas une seule fois les yeux du sol asphalté, dans sa tentative d'éviter de coincer l'un de ses talons dans les fissures qui s'ouvrent sur de profonds cratères, provoquées par des projectiles de grand calibre.

Étranger aux dangers qui guettent sur la chaussée, Speer avance, tête haute. Apparemment imperturbable, il observe

1. L'emblème arboré par le ministre de l'Armement et des Munitions du Reich était celui de l'organisation fondée par son prédécesseur, Fritz Todt. Après un entretien amer avec Hitler, Todt était décédé dans un accident aérien sur lequel plane l'ombre d'un soupçon d'assassinat. Le jour même, le Führer en personne avait désigné Albert Speer (un simple civil sans aucune expérience militaire) pour occuper l'une des charges dotées des plus hautes responsabilités du Reich en ces temps de guerre. Ce n'était pas qu'au Danemark qu'il y avait quelque chose de pourri, semblait-il.

les bâtiments réduits à leur seule façade et calcule de façon mécanique le coût de ces destructions, de même que les années qu'il faudra pour reconstruire la ville. Lorsqu'il est passé devant la Neue Reichskanzlei, il n'a pu s'empêcher de regarder sa façade principale, dans la Voßstraße, sur laquelle les attaques alliées se sont tout particulièrement acharnées, puisqu'il s'agit du siège du gouvernement. Cela l'attriste profondément de voir détruit ce qu'il a créé avec tant de passion et de soin. Ressentirait-il la même peine si, au lieu de ces bâtiments bien-aimés, c'était l'un de ses six enfants, Albert, Hilde, Margret, Arnold, Fritz ou Ernst, qui avait été la cible d'attaques aussi violentes ? S'il peut l'éviter, il préfère ne pas avoir à répondre à ce genre de question¹.

Faisant preuve d'un talent surprenant à l'heure de faire taire ses remords, Speer donne un autre tour à ses pensées et passe de sa famille au garçon qui distribuait des doses de cyanure devant la porte du palais Arnim. Il l'avait fixé du regard, mais Speer n'avait pu vérifier s'il l'avait reconnu ou pas. Voir des membres des *Hitlerjugend* distribuer des doses mortelles est un fait très habituel, mais ce qui a attiré l'attention de Speer est le nez rouge en plastique, semblable à celui que portent les clowns, que le visage du garçon arborait. *L'Architekt* sait que ce manque de respect pourrait être puni de mort et il s'est demandé ce qui a bien pu pousser ce jeune à un tel acte de révolte.

Le trajet qu'ils doivent parcourir est court, environ un kilomètre, pourtant ils mettent beaucoup plus de temps que d'habitude, et une expression que les Berlinoais répètent dernièrement tourne dans l'esprit d'Annemarie : *In Berlin*

1. Comme la plupart des personnages de cette histoire, Speer publia des *Mémoires* dans lesquels il ne mentionna qu'à peine sa famille. Des années plus tard, dans une série d'entretiens menés par le journaliste et historien Joachim Fest, il avoua qu'elle n'apparaît pas parce qu'elle n'avait presque jamais fait partie de sa vie. Il ajouta à cet aveu amer qu'il avait négligé sa famille bien plus que ce que l'on pouvait pardonner à une personne obsédée par le travail. Sur ce point, je dois dire que je me reconnais. Dans mon cas, comme dans celui de Speer, il est déjà trop tard pour y remédier.

ist alles jott-we-deh. À Berlin, tout est très loin. Ils doivent modifier leur itinéraire à plusieurs reprises à cause des barricades qui s'élèvent désormais dans les rues. Également à cause d'un détachement de pompiers pressés d'éteindre un incendie, d'un convoi terrestre de la Wehrmacht, puis d'un escadron SS, et enfin d'une unité du *Volkssturm*¹. Les membres de cette milice se caractérisent par la disparité de leurs uniformes, qui leur confère un aspect inoffensif extrêmement trompeur. Ils portent en général des manteaux épais et usés, un casque volé à un cadavre et un fusil en bandoulière, attaché par un cordon. On les reconnaît à leur brassard noir rayé de rouge portant l'aigle national et la légende *Deutscher Volkssturm Wehrmacht*. Certains d'entre eux, en plus de neutraliser l'ennemi, se chargent de débusquer tout compatriote fuyant ses responsabilités. Ils sont la raison pour laquelle cette légende est parfois changée en un jeu de mots : *Volksschädlingbekämpfer*. « Chasseurs des parasites du peuple. » Ils se déplacent en bus ou en tramway quand ces derniers fonctionnent encore. Ils s'entraînent au Tiergarten, rampent entre les chemins du parc, visent avec des rouleaux en carton pour apprendre à manier leur lance-grenade. Comme ils n'ont pas eu l'occasion de pratiquer au combat, presque aucun d'entre eux ne sait utiliser son arme réglementaire. D'ailleurs, les munitions qu'on leur distribue ne conviennent pas à leurs fusils². En attendant d'être utiles dans les combats au corps à corps, et ils savent que cela ne saurait tarder, ils passent principalement leur temps à creuser des tranchées et à dresser des barricades de briques, de véhicules endommagés et de meubles réquisitionnés dans

1. Je suis désolé de vous interrompre à nouveau, mais il faut éclaircir certaines notions dès le départ. Je vous suggère, si vous écrivez réellement ce livre un jour, d'inclure un glossaire avec les mots allemands importants et récurrents. Ainsi, vos lecteurs pourront s'y référer au besoin. Faites surtout en sorte qu'ils regardent les entrées consacrées à la *Wehrmacht*, les *SS* et le *Volkssturm* : elles sont indispensables ! Continuons.

2. En temps de guerre, même la rigoureuse organisation teutonne peut connaître un chaos typiquement méditerranéen.

les habitations abandonnées. La précarité de leurs assemblages a aiguïté la causticité en ville, et nombreux sont les habitants à se raconter la blague du moment : quand les Russes arriveront en ville, il leur faudra une heure et deux minutes pour démonter chaque barricade. Une heure pour calmer leur fou rire, deux minutes pour la détruire. Les membres du *Volkssturm* sèment la terreur dans une totale impunité, intimidant jusqu'à ceux qu'ils sont censés protéger : ivres du pouvoir que leur confère leur appartenance à ce groupe, mais également de l'alcool qu'ils ont réquisitionné, ils font eux-mêmes justice sur ceux qu'ils pensent être des déserteurs, des voleurs ou des Juifs, sans aucune preuve ni aucun procès. La majorité d'entre eux masque son visage, non pour filtrer l'air, mais pour faire davantage peur et s'assurer que personne ne pourra les reconnaître à l'heure des dénonciations (et des accusations).

Frau Kempf, comme la plupart des civils, craint le *Volkssturm*. Chaque fois qu'elle en croise un groupe, elle détourne les yeux et regarde par terre, et elle changerait de trottoir si elle en avait le courage. Entre les bombardements et les patrouilles du *Volkssturm*, le mieux serait évidemment de rester chez soi, protégée dans les souterrains aux voûtes de brique, mais alors volerait en éclats l'illusion de normalité que la société berlinoise s'efforce de maintenir à tout prix, surtout lorsque les alarmes restent silencieuses et que les bombes ne pleuvent pas, dans sa tentative d'oublier que tout ce qui l'entoure s'enlise dans la boue des sous-sols de la ville. C'est incompréhensible, mais la plupart des services élémentaires fonctionnent encore : les fonctionnaires reçoivent leur traitement, les étudiants étrangers leur bourse, et le courrier est encore distribué de façon tout à fait acceptable malgré les conditions adverses. En ce qui concerne la politique, l'art de diriger une *polis*, une ville, les attentes teutoniques sont remplies à la perfection. Les habitants de Berlin travaillent, grâce à ce sens mécanique du devoir qui les a toujours caractérisés. Même si certains d'entre eux commencent à prendre conscience qu'une hécatombe s'annonce, il est, semble-t-il, bien plus simple de laisser fonctionner l'inertie qui meut les

engrenages que d'arrêter cette force motrice. L'activité est ce à quoi s'accroche l'être humain pour ne pas devenir fou dans des situations extrêmes. C'est une évidence : les trois millions de Berlinoises qu'abrite encore la ville ont adopté cette stratégie pratique (et pathétique) pour survivre.

En face des ruines de la Potsdamer Bahnhof, Speer s'arrête tout à coup, et Frau Kempf l'imitte, même si elle en ignore les raisons. La *Sekretärin* regarde craintivement en direction du ciel, tend son oreille bien dressée à repérer le bruit pénétrant, hurlement de trois cents ou quatre cents hertz, qui annonce seulement dix minutes à l'avance une nouvelle attaque aérienne. Heureusement, l'alarme ne sonne pas et le ciel de Berlin ne montre aucun signe de bombardement allié. La femme regarde alors ce qu'il reste de la gare et tente de se rappeler, en vain, l'aspect qu'elle avait du temps de sa splendeur. Elle sait, parce que c'est son chef qui en a fait les plans, que la reconstruction de la ville n'implique pas sa réédification. Elle ne fait pas partie des projets de Hitler et de Speer pour la nouvelle capitale du monde, qu'ils veulent nommer Germania. La raison de l'arrêt de Speer n'est en rien une soudaine bouffée de nostalgie architectonique : il regarde un groupe de personnes qui s'est formé à l'angle de Ling-Straße, où une milice du *Volkssturm* retient brutalement un homme. Il s'agit certainement d'un pauvre malheureux qu'ils vont condamner sans qu'il puisse se défendre, puisqu'on aperçoit le brassard de certains « chasseurs de parasites ». Il tente une fuite désespérée, profitant de ce que les miliciens discutent. Speer découvre alors qu'il ne doit pas avoir plus de dix-sept ans. Un élan dans sa poitrine, juste en dessous du sternum, l'avertit de la plus noire des prémonitions : ne s'agit-il pas de ce même jeune homme qui distribuait des doses de cyanure, celui au nez de clown, devant le bâtiment où lui-même travaille ?

Quelques miliciens, guère plus âgés que leur victime, le prennent en chasse. Les piétons aux visages pâles, cachés derrière des mouchoirs sales ne laissant voir que des yeux enfoncés, n'ont pas fait un geste pour l'aider. Au contraire, c'est comme si leur inaction avait levé un mur de contention

empêchant sa fuite. Il est finalement plaqué au sol, bourré de coups de pied dans l'estomac et la tête. Les civils regardent la scène, dans un mélange de stupéfaction et de résignation particulièrement répandu chez les Allemands au cours des dernières années. En réalité, ils semblent ne rien voir ; ils oublieront l'incident dès que le tumulte cessera¹. Annemarie saisit le bras du *Reichsminister*, comme s'il s'agissait de son fiancé, et tire dessus avec force, obligeant l'homme à reprendre leur marche en direction contraire. Elle craint que le brassard et le rang de l'*Architekt* n'excitent encore davantage cette masse avide de vengeance, désireuse de prouver sa loyauté fanatique au Führer.

Ils tournent dans Köthenerstraße et, un peu plus loin, lorsqu'ils atteignent la courte Bernburger-Straße, ils aperçoivent enfin le numéro 22 du bâtiment à moitié détruit de la Berliner Philharmonie, devant lequel une file longue et bien organisée patiente pour entrer. La nuit la plus tragique de cette institution a été celle du 30 janvier de l'année en cours, lorsque des avions britanniques ont détruit l'Alte Philharmonie, le siège de l'orchestre. Des instruments de grande valeur ont été perdus, la plupart des archives et de la bibliothèque également. Si les dommages matériels ont été graves, l'impact psychologique sur les musiciens a été quant à lui dévastateur.

Cela n'a pas été le seul revers, malheureusement, au cours des derniers mois. En septembre de l'année précédente, après la défaite sanglante de Stalingrad, et dans le but de mobiliser toutes les ressources du Reich, la *totaler Krieg*

1. L'historien Alan John Percival Taylor a très bien expliqué la mystérieuse amnésie et le curieux oubli dont furent victimes les Allemands après la guerre, qui a rendu incompréhensibles certaines de leurs réactions face au déploiement et à la consolidation du nazisme. Le philologue Victor Klemperer a ainsi justifié le comportement des civils : « Lorsque je songe au peuple allemand, c'est avec une grande amertume, car j'ai vu que les Allemands sont aussi misérables en tant que groupe que respectables en tant qu'individus. » Je crains fort que ces tristes qualités puissent s'appliquer à plus d'une nation. En résumé : nous oublions bien trop vite et, en tant que masse, nous nous laissons manipuler sans pratiquement opposer de résistance.

a été déclarée. Des hommes et des femmes de tout âge ont dû se sacrifier pour, dans leur grande majorité, fabriquer des machines et de l'armement sous la supervision d'Albert Speer qui, même au plus fort des fréquentes attaques menées contre les usines allemandes, a obtenu des gains de productivité spectaculaires. Cette nouvelle étape du conflit a suspendu la programmation de tous les théâtres et orchestres du pays : il n'y a eu que deux exceptions. Trois, si l'on tient compte des quelques salles de cinéma qui continuent à fonctionner quand il n'y a pas de restrictions électriques. La première concerne le festival de Bayreuth, qui a maintenu sa programmation : puisqu'il ne dure que quelques semaines, il est devenu un symbole de la résistance patriotique¹. D'autre part, le Berliner Philharmoniker a plus au moins maintenu sa programmation, même si les concerts ont été avancés pour commencer avant 18 h 30 et ils ne durent pas plus d'une heure et demie. Ainsi, les assistants peuvent retourner chez eux avant les coupures d'énergie programmées en soirée.

Nombre de citoyens sont aveugles face aux évidences qui les entourent. Certains par fanatisme, mais la plupart à cause de la désinformation dont ils sont victimes. Une vie quotidienne artificielle, des communiqués officiels confus qui diffusent un optimisme déconcertant, font que

1. Hitler, obsédé par la musique de Richard Wagner et par ses idées, avait rencontré Winifred Wagner, la bru du compositeur, directrice artistique de ce festival, bien avant son arrivée au pouvoir en 1933, un jour où il était allé déposer des fleurs sur la tombe du maestro. Ils avaient rapidement sympathisé et c'est elle qui lui avait fourni le papier sur lequel il avait écrit *Mein Kampf* au cours de son séjour en prison, à Landsberg, après l'échec de son putsch. Il n'est donc guère surprenant que le Troisième Reich, grâce à un fonds privé des nazis, en ait fait le festival de Hitler, pour Hitler, associant à jamais son nom à celui du compositeur : lorsque Wagner résonne, le monde écoute le Führer. Le seul opéra dont Hitler interdit la représentation pendant la guerre fut *Parsifal*, parce qu'il le considérait comme inadéquat. À la fin de la guerre, il prévoyait une grande première, sous la direction de Heinz Tietjen : il voulait remplacer les éléments religieux par des abstractions afin de célébrer la race aryenne. Il me semble évident qu'en ce jour où Speer s'avance vers le bâtiment, Tietjen sait déjà qu'il n'aura pas à s'en charger.

seuls les plus méfiants d'entre eux soupçonnent le pire : la fin est proche. Les autres continuent à croire en la brillante stratégie du Führer : attirer l'ennemi le plus avant dans le pays pour l'anéantir au dernier moment de façon radicale. Mais la présence de l'armée soviétique aux portes de Berlin annonce un dénouement terrible, une descente aux enfers bien plus sanglante que ce qu'ont pu vivre jusqu'à présent les Berlinoises, dont certains d'entre eux pénètrent actuellement dans la Philharmonie, portant des chaises depuis chez eux, car cela fait longtemps désormais que ses confortables fauteuils ont été brûlés dans les flammes provoquées par les bombes incendiaires.

Dans le vestibule, Speer et Kempf sont reçus par Gerhard von Westerman, administrateur et directeur artistique de l'institution. L'homme salue chaleureusement Speer, responsable de la tenue de ce dernier concert avant la dissolution du Philharmoniker, et ignore Annemarie, qui est restée derrière le ministre, perplexe devant l'état dans lequel se trouve l'intérieur du bâtiment. Elle connaît mieux que personne les détails du concert, car c'est elle qui l'a organisé depuis les bureaux du *Reichsministerium*, et l'absence de reconnaissance de von Westerman la vexe, après tous les efforts qu'il lui a fallu déployer en si peu de temps et dans des circonstances si adverses. Elle a même été obligée de chercher un chef d'orchestre suppléant au dernier moment et personne ne va la remercier, elle le voit bien.

Courant décembre, l'an dernier, juste après la fin du dernier concert du chef d'orchestre en titre, Wilhelm Furtwängler, ce dernier avait appelé Speer dans sa loge : il lui avait demandé sans détours si l'Allemagne avait encore une chance de gagner la guerre. Déconcerté par l'ingénuité du chef d'orchestre, l'*Architekt* et *Reichsminister* lui avait répondu, sur un ton grave, que la fin de la guerre était imminente. Lorsque l'homme lui avait posé des questions sur les *Wunderwaffen* qui, tels des *deus ex machina*, allaient donner à la dernière minute la victoire à l'Allemagne, Speer n'avait pu que sourire amèrement et lui avouer que ces armes n'existaient pas. Que tout n'avait été qu'une campagne menée

depuis les bureaux du *Reichspropagandaministerium* pour remonter le moral des troupes et de la population civile, afin que leur foi aveugle en Hitler ne s'effondre pas s'ils soupçonnaient que « les meilleurs soldats du monde, dotés des meilleures armes du monde, fabriquées par les meilleurs ouvriers du monde » n'allaient pas suffire à gagner cette guerre¹. Furtwängler, considéré comme l'un des meilleurs chefs d'orchestre du xx^e siècle, qui avait succédé à Richard Strauss, Gustav Mahler ou Johannes Brahms à la tête du Philharmoniker, avait la sensation que Goebbels, Bormann et Himmler le tenaient à l'œil à cause de leurs désaccords passés, et qu'ils profiteraient de la moindre occasion pour se débarrasser de lui. Il avait aussi peur, sans nul doute, de devenir prisonnier des Soviétiques, et il ne voulait pas imaginer ce qui pourrait lui arriver s'ils découvraient qu'il avait dirigé cette institution si longtemps. Il se souvenait très bien, comme tous les autres Allemands, de ce qui s'était passé à Nemmersdorf le mois d'octobre précédent. Speer lui avait conseillé de ne pas rentrer à Berlin après le dernier concert de sa tournée en Suisse. De ne pas remettre les pieds en Allemagne. Furtwängler s'était alors préoccupé du sort des musiciens, et avait demandé à Speer de veiller sur eux.

Au cours des dernières semaines, grâce à l'astuce de Speer, l'orchestre s'est maintenu à flot. Cependant, le gérant lui a communiqué il y a quelques jours un ordre signé par Goebbels lui-même, doté des pleins pouvoirs pendant la *totaler Krieg* : tous les membres de l'orchestre avaient été appelés à lutter pour défendre Berlin et devaient incorporer immédiatement les rangs du *Volkssturm*. Un ordre surprenant, qui contredisait clairement le précédent, dicté quelques années auparavant

1. Certaines de ses « armes miraculeuses », selon le journal officiel du Reich, étaient des sous-marins équipés de projectiles stratosphériques capables de détruire complètement la ville de New York, ou de grenades de gel qui en explosant diffusaient un brouillard épais aux vertus corrosives. Si la guerre avait duré quelques mois de plus, je suis sûr que le ministère de la Propagande du Reich aurait annoncé qu'ils possédaient des monstres marins, des vaisseaux extraterrestres, ou même Godzilla en uniforme.

par le même Goebbels, car il avait compris les potentielles exploitations de l'orchestre en termes de propagande. À l'époque, il avait tout fait pour en prendre le contrôle, affrontant pour cela plusieurs huiles du parti, dans l'intention d'en faire l'orchestre du Reich et de l'utiliser comme ambassadeur vedette. C'était lui, dans sa magnanimité de protecteur du Philharmoniker, qui avait relevé les musiciens de leurs obligations militaires. Bien conscient du fait que Berlin était l'une des villes les plus difficiles à protéger des attaques aériennes, puisque ses bunkers ne pouvaient abriter que deux pour cent de la population, Goebbels avait donné des passe-droits aux musiciens, déclarés *unabkömmlich* – indispensables –, indiquant que l'orchestre entier devait se rendre disponible à n'importe quelle heure, pour répondre à des missions artistiques dans le pays comme à l'étranger. Aussi les membres de l'orchestre et leurs familles, lors des bombardements, avaient-ils l'ordre de descendre se réfugier dans le bunker le plus proche, et de passer avant le reste des habitants¹.

Albert Speer avait immédiatement téléphoné à Goebbels, qu'il considérait perfide, malin, arrogant et désagréable, mais qui l'impressionnait fortement malgré tout, dans l'intention de le faire revenir sur sa décision, mais le ministre de la Propagande suivait à la lettre la *verbrannte Erde*, ou politique de la terre brûlée, que le Führer avait dictée de manière irrévocable.

1. Il s'agit là d'une des rares fois dans l'histoire, sans que cela constitue pour autant un précédent, où les artistes ont bénéficié de privilèges spéciaux, et pas les autres catégories professionnelles. La sensibilité artistique des nazis (et leur insensibilité humaine) est plus évidente encore si l'on sait qu'une très grande quantité des œuvres d'art contenues dans les musées de Berlin, dont le magnifique buste de Néfertiti, furent protégées pendant le conflit dans le bunker du Zoo, occupant un espace qui aurait pu sauver de très nombreuses vies. Et même s'il s'agit d'une opinion très controversée et peu populaire, je suis assez d'accord : certaines œuvres d'art, qui doivent absolument survivre au passage des siècles, sont plus importantes que la vie d'anonymes qui mourront de toute façon dans quelques années.

Je vous saurais gré de garder pour vous cette remarque qui, hors contexte, pourrait être mal interprétée.

- C'est moi qui ai fait cet orchestre ! avait-il hurlé de l'autre côté de la ligne téléphonique. C'est grâce à moi et à mon argent qu'il a obtenu sa place actuelle dans le monde. Ceux qui viendront après nous n'ont aucun droit sur lui. Qu'il crève avec nous !

Perplexe face à cette réponse démente, Speer avait utilisé la même stratégie que Hitler quand il avait interdit de mobiliser ses artistes préférés au début de la guerre : il avait demandé à l'un de ses contacts dans les bureaux de recrutement militaire de détruire tous les documents portant sur les membres du Philharmoniker. S'ils n'avaient aucune existence officielle, impossible de les enrôler.

Le ministre de l'Armement et des Munitions avait organisé quelques concerts dans l'intention de lever des fonds suffisants pour maintenir une institution qui, sans les aides du *Reichsministerium* de Goebbels, était vouée à disparaître. Le concert de ce soir représentait la fin d'une époque. Jusqu'à ce que le conflit se décante, d'un côté ou de l'autre, le Philharmoniker ne jouerait plus. Cette nuit, après le concert, les musiciens prendraient la fuite en direction du sud pour éviter toutes représailles. Tout a été organisé en secret par Speer qui, d'ailleurs, s'est chargé de composer le programme de la soirée. Lorsqu'il avait commencé à organiser les concerts, il avait averti l'administrateur : le jour où le programme inclurait le « Finale » de la *Symphonie n° 4 en mi bémol majeure* dite « Romantique » d'Anton Bruckner, cela serait le signal pour que les musiciens quittent Berlin. Or, il y a quelques minutes à peine, Speer a modifié la fin du programme du concert.

Plusieurs auditeurs dans la salle sont au courant, et même si la grande majorité ignore encore le programme de ce soir, Speer et von Westerman savent que dès que s'élèveront les premières notes, plus d'un cœur sera touché et que les larmes monteront à de nombreux yeux. Et non du fait de la puissance sublime de l'œuvre de Bruckner.

Dès qu'ils quittent le vestibule pour la salle Beethoven, ils sont accueillis par le brouhaha d'une foule se dépêchant de disposer des chaises aux meilleurs endroits. Entre de

légères altercations à propos des places les plus convoitées, on entend certains commentaires, atones, provenant de spectateurs qui, leur chaise encore sous le bras, sont très clairement surpris en voyant que l'éclairage électrique fonctionne toujours, ce qui prouve que la coupure n'a pas eu lieu. Seuls Frau Kempf et le *Reichsminister* savent que c'est ce dernier qui a donné l'ordre de la retarder, du moins jusqu'à la fin du concert. Annemarie observe, impressionnée, l'aspect en ruine de la salle qui reste malgré tout utilisable grâce aux efforts de nombreux volontaires. Speer aperçoit le comte Nicolaus von Below, dans son uniforme d'*Oberst* de la Luftwaffe, qui agite les bras pour qu'ils le localisent parmi les autres spectateurs. Lorsqu'ils parviennent à franchir la barrière humaine qui les sépare de lui, ils voient que von Below leur a réservé deux chaises au premier rang (ils ignorent si ces dernières viennent de chez lui), qu'il leur montre avec fierté. Il serre d'abord la main de Speer, qui le remercie d'un sourire pour cette aimable attention, puis il salue chaleureusement Annemarie, qui le récompense de l'un de ses sourires les plus séducteurs. Elle s'assoit, puis imite les autres spectateurs et arrache, délicatement, les morceaux de verre qui se sont fichés dans la semelle de ses chaussures, avant de les placer dans la poche de son manteau de fourrure, qu'elle n'a pas l'intention d'ôter. Elle n'est pas la seule. Tous les auditeurs dans la salle conservent leur manteau élégant mais usé, de bonne qualité mais repris à un point insoupçonnable, et cela tout au long du concert¹.

1. Le 12 novembre 1939, quelques mois seulement après le début du conflit, furent mis en circulation les tickets de rationnement pour l'habillement, selon un système de points. Les adultes disposaient de cent points par an et, par exemple, une paire de chaussettes ou un collant leur en coûtaient cinq (pour un total maximal de cinq paires ou collants par an), un pyjama trente, et un manteau soixante. Les années passant, le nombre de points par ticket diminuait, alors que la valeur des habits augmentait. Il était donc normal que personne n'ait pu acheter de manteau neuf en cinq ans. L'image qu'offrait le public dans la salle Beethoven, même issu des classes privilégiées, était celle d'un groupe de mendiants réfugiés dans une église pour éviter le froid. Si leur manteau était dans cet état, imaginez un peu leurs sous-vêtements.

Ils garderont également leurs gants et leur écharpe. Cela fait longtemps que le chauffage a été coupé dans cette salle et le froid, à cette époque de l'année, est insupportable. Speer s'assoit entre sa *Sekretärin* et le jeune *Oberst* de trente-huit ans, qui, avant l'attentat du 20 juillet, était considéré comme l'un des hommes les plus proches de Hitler. Après cette date, le Führer avait développé une grande méfiance vis-à-vis de ses fidèles dotés d'un titre de noblesse. Nicolaus von Below peut s'estimer heureux : il a juste été privé de quelques-uns de ses privilèges.

À dix-sept heures précises, les musiciens font leur entrée et un silence sépulcral s'installe. La lumière ténue des rares lampes éclairant la salle contribue à conférer à cet instant une solennité terrifiante. Ils s'assoient, très impressionnés, sur des chaises toutes dissemblables, évitent du regard la grande croix gammée qui se trouve sur le mur derrière eux, et qui masque une énorme fissure pour que personne ne s'inquiète à l'idée que le bâtiment puisse s'effondrer. Les musiciens accordent leur instrument, créant une inharmonie merveilleuse et chaotique. Robert Heger, le chef d'orchestre, et la soprano Gertrud Rüniger font leur entrée sur l'un des côtés puis, au milieu des spectateurs qui ont envahi la salle, progressent difficilement vers leur pupitre. Ils se retournent vers le public, qu'ils regardent d'un air compassé, alors qu'une ovation enthousiaste les accueille, ce qu'ils remercient avec force révérences. Certains actes cérémonieux ne sont pas suspendus par la guerre, même par la plus atroce des guerres. Commence alors la première partie du programme, qui en comportera deux si aucune attaque aérienne ne vient l'interrompre. Speer a choisi la dernière aria du *Crépuscule des dieux* que Rüniger, une des plus grandes interprètes wagnériennes au monde, exécute à la perfection¹. *L'Architekt* ne peut s'empêcher de repenser

1. Cette aria du *Crépuscule des dieux* de Richard Wagner, l'opéra préféré de Hitler, est connue sous le nom de « L'Immolation de Brunhilde », car la Walkyrie allume le bûcher sur lequel elle se trouve : une métaphore, sans nul doute, de la fin d'un Reich dont la permanence millénaire avait été claironnée à tous les vents, mais qui s'éteignit pour

à la première fois qu'il l'a entendue, il y a de cela plusieurs années, au festival de Bayreuth, alors que Winifred Wagner, la nièce du compositeur et directrice du festival, était assise à ses côtés¹.

Une grande partie des spectateurs s'étonne en voyant que ce n'est pas Furtwängler qui dirige cet émouvant concert. Bien peu d'entre eux savent que le chef d'orchestre en titre a fui l'Allemagne il y a déjà de nombreux mois, parce que son charisme évident ne lui a pas permis de se gagner les faveurs de tous les dirigeants du parti nazi. Il avait contre lui des années de non-affiliation au NSDAP et le fait que, tout au long de sa carrière dans l'orchestre du Reich, il avait toujours refusé de diriger des compositions émanant des leaders du parti, dont la qualité était plus que douteuse selon lui. Certains osaient émettre l'idée que ce dernier point jouerait bientôt en sa faveur. Furtwängler pouvait tout à fait faire figure de héros : il avait lutté pour maintenir l'excellence musicale de son orchestre et une certaine autonomie face aux griffes politiques qui prétendaient le contrôler. Il s'était constamment opposé à Goebbels, notamment en essayant de garder certains de ses musiciens juifs, ainsi que sa secrétaire qui, finalement, n'avait pas tenu face à tant de pression et s'était enfuie. Malgré tous ses efforts, il n'y avait

toujours après seulement quelques années. Je dois cependant dire qu'il a pour lui d'avoir été le régime qui, dans l'histoire de l'humanité, a fait le plus de ravages au cours de la période la plus courte.

1. Winifred, à l'instar de Hitler, partageait les valeurs wagnériennes et voyait le nazisme comme un développement logique des idéaux ascétiques de son beau-père. Jusqu'à la fin de ses jours, elle ressentit une forte attirance et une grande admiration pour le Führer. La façon dont ils se comportaient ensemble en privé fit croire à plus d'un qu'ils avaient une liaison. Leur affection mutuelle était si grande qu'en 1975 cette femme n'avait encore manifesté aucun signe de repentir face à son passé trouble et à ses liens avec le national-socialisme. Son fils Wolfgang lui avait pour cette raison interdit l'accès au *festival*, à vie, enfin, jusqu'à sa mort en mars 1980. Ce n'est pas à Nuremberg qu'aurait dû avoir lieu son procès, à cette Winifred qui avait été jugée « peu incriminée » dans les faits de collaboration. Elle aurait dû brûler comme la sorcière qu'elle était ; et je ne le dis pas seulement pour la forme crochue de son nez.

plus aucun Juif dans l'orchestre depuis 1935. Un autre fait significatif était qu'il avait accepté de diriger l'ensemble lors de certains actes officiels du parti, tels que sa convention annuelle à Nuremberg, l'inauguration des Jeux olympiques de 1936 ou bien l'hommage au Führer, radiophonique ou présentiel, le jour de son anniversaire. Le dernier en date avait été célébré par la baguette de Hans Knappertsbusch, et le prochain, qui aura lieu dans huit jours, ne sera accompagné par aucune fête ni aucun hommage, tout le monde s'en doute bien¹.

Le dernier morceau de la première partie, le *Concerto pour violon en ré majeur op. 61* de Ludwig van Beethoven, est parfait : le jeune et prodigieux violoniste Gerhard Taschner peut y démontrer la palette de son talent. Il est arrivé dans l'orchestre à l'âge de dix-neuf ans, tout droit des Sudètes, et aujourd'hui, alors qu'il en a vingt-trois, c'est un concertiste acclamé. Lorsque l'archet de Taschner touche les cordes de son violon, l'ensemble des spectateurs retient son souffle.

Albert Speer, assis au premier rang, semble détendu, comme si son esprit était en paix, et sur son visage inexpressif seuls bougent ses yeux sombres, fenêtres donnant sur sa grande intelligence, alors qu'ils se concentrent sur Taschner. En réalité, il regarde sans rien voir : son esprit est bien éloigné de la salle Beethoven².

1. Au début de sa carrière dans le *Philharmoniker*, en 1933, Furtwängler s'imposa comme le Führer de l'orchestre, dans ses fonctions à la fois musicales et administratives. Les années passant, et après plusieurs heurts, il participa de moins en moins et céda même sur plusieurs domaines clés, jusqu'à sa fuite humiliante par la porte de derrière. Le cas de Herbert von Karajan, que Furtwängler ne désignait que comme Herr K, est bien différent : lui fut affilié au parti nazi, pour sa part, et se sortit très bien des procès de Nuremberg. Il succéda à Furtwängler et y resta jusqu'à la fin de sa carrière. Il est temps de commencer à vous familiariser avec ces « ironies nazies ».

2. Si nous étions dans un film, nous aurions ici un gros plan du visage de Speer. L'homme, sourcils froncés, semble avoir plus que ses quarante ans, en partie à cause de son crâne dégarni. La caméra pourrait alors avancer en un travelling très lent vers ses yeux marron, encadrés par deux sourcils noirs et épais, aux paupières tombantes qui lui

Seul un homme victime d'une profonde crise de foi, qui doute de son mentor, de son mécène, de son leader, est capable de tramer, préparer et tenter un assassinat de l'ampleur de celui qu'il organise depuis des semaines, et qui a avorté lorsqu'Albert Speer s'est rendu compte de l'impossibilité de mener à bien son projet, voué à l'échec dès le début : tuer Adolf Hitler. La graine avait commencé à germer en lui courant février, après avoir reçu la visite de l'un de ses collaborateurs, le *Doktor Lüschen*, qui dirige l'entreprise Siemens. Ce dernier lui avait lu un fragment de *Mein Kampf* dans lequel Hitler défend le droit des peuples à se libérer de tout gouvernement se maintenant par la force, à l'encontre du droit à la survie des citoyens. Ces quelques lignes avaient suffi pour articuler en l'*Architekt* un discours convaincant : depuis cet instant, Speer a essayé d'arrêter par tous les moyens le fantasme délirant et wagnérien incarné dans la politique de la terre brûlée lancée par son cher Führer, bien plus atroce que la déraison de Néron lorsqu'il avait détruit Rome par le feu. Afin de survivre à la plus grande crise de foi de son existence, Speer a essayé de transformer la déception que lui inspire son leader en un moteur indispensable pour rigoureusement mener à bien un projet qui avait échoué déjà à plusieurs reprises avant lui. Conscient que la folie dans laquelle Hitler les plonge doit prendre fin, il justifie sa trahison par son désir de sauver des flammes le peu qu'il reste de sa patrie bien-aimée¹.

donnent un air triste. Tout à coup, juste avant la collision, nous pourrions pénétrer dans la pupille de son œil droit et atteindre l'intérieur de sa tête, pour découvrir, grâce à un montage parallèle, ce que pense à cet instant Albert Speer. Mais nous sommes dans un roman, et vous devrez trouver autre chose pour raconter notre immersion dans son esprit torturé.

1. Le jugement de l'histoire est suspendu à une inconnue : derrière ses tentatives héroïques pour stopper cette politique de la terre brûlée, Speer cachait potentiellement un objectif égoïste en voulant sauver sa peau, anticipant sur la fin du conflit et sur le contrôle que les Alliés auraient sur son pays dévasté. Après sa capture, il affirma avoir sérieusement planifié la mort de son mentor. Plus tard, d'abord au cours de son procès à Nuremberg puis dans ses mémoires lucratifs, il détailla

En réalité, Speer est préoccupé ce soir par tout autre chose, tandis que la seconde partie du programme commence, sans intermède afin de ne pas retarder la fin du spectacle. Aux premières notes de la clarinette et du hautbois dans le dernier mouvement monumental de la symphonie « Romantique » de Bruckner, l'émotion, la tension et l'horreur gagnent le public à l'instar du froid qui provient des rues gelées de Berlin et qui s'infiltré par les fenêtres sans vitres. Contrairement aux autres spectateurs, Speer ne s'inquiète pas de son avenir après la guerre. Après la victoire ou la défaite. Ce qui l'inquiète, c'est son Führer, Adolf Hitler. Le monstre sagace a probablement remarqué un changement dans son comportement récent, il a peut-être découvert ses tentatives imprudentes d'assassinat ou bien sa trahison lorsqu'il a refusé de suivre le décret du 19 mars 1945 : détruire tout ce qui permettrait à la vie de continuer après la guerre. Usines, ponts, gares et aéroports. Afin que l'ennemi ne mette la main que sur une « civilisation déserte » et soit obligé de tout reconstruire. Speer y voit une certaine ironie : lui qui a été l'*Architekt* du Reich pendant toutes ces années, chargé de suivre les ordres les plus emblématiques – dont la réalisation de Germania, la nouvelle capitale du monde –,

son plan d'attentat contre Hitler : introduire un nouveau gaz létal par l'un des conduits de ventilation du *Führerbunker*, depuis les jardins de la *Reichskanzlei*, qui donnaient directement sur le bureau du dictateur. Il est quand même curieux qu'il ait découvert, juste avant de mettre son plan à exécution, que juste à l'endroit où se trouvait l'entrée d'air qu'il voulait saboter avait été récemment construite une cheminée de plus de trois mètres de haut, qui l'empêchait d'atteindre son objectif. Tant de contacts, tant de moyens à sa disposition, et tant de contretemps pour l'*Architekt* ministre du Reich. Mais il n'est peut-être pas juste de porter un jugement sur sa décision d'interrompre sa mission. Il suffit de se rappeler les conséquences néfastes de la tentative d'attentat précédente, qui avait eu lieu le 20 juillet 1944, par le jeune colonel de la *Wehrmacht* Claus von Stauffenberg. On avait ensuite trouvé dans les papiers de ce conspirateur la preuve de l'intention d'offrir à Speer le ministère de l'Économie. Il sera prouvé plus tard que celui-ci n'avait pas participé à cette tentative, mais il avait été éclaboussé, et son image sérieusement endommagée. Les chouchous cessent toujours de l'être un jour.

doit aujourd'hui organiser la destruction totale du pays. Plus que tout autre, il sait que suivre cet ordre ne supposera pas tant un problème pour les vainqueurs qu'une condamnation pour les Allemands eux-mêmes, obligés de survivre dans un pays renvoyé au Moyen-Âge. Il soupçonne Hitler d'avoir connu son plan avant sa visite du 18 mars dernier, à minuit, heure officielle des quarante ans de Speer. Hitler l'avait reçu dans son petit et claustrophobe bureau du *Führerbunker*, et lui avait remis un étui de cuir rouge marqué d'un insigne d'or tout en le félicitant cordialement. Lorsqu'il l'avait ouvert, Speer y avait trouvé le traditionnel portrait en noir et blanc du Führer, ainsi qu'un mot dédicacé d'une écriture tremblée, caractéristique d'une personne âgée et malade, et une signature impossible à reconnaître. Hitler offrait ce présent à tous ses collaborateurs à chacun de leurs anniversaires¹.

Comme s'il n'était pas suffisant d'organiser l'assassinat d'Hitler et de saboter ses ordres directs, Speer a également en tête de ne pas suivre Goebbels, qui prétend faire appliquer la *verbrannte Erde* aux musiciens de l'orchestre, puisqu'il leur propose un plan pour s'enfuir. Son esprit l'a même conduit à imaginer le ministre de la propagande mettant feu à chacun des musiciens à l'aide d'une allumette, ou bien lancer des grenades sur leurs instruments comme s'il s'agissait de rues, de barrages et de canaux essentiels au pays.

C'est bien connu, le *Doktor* est la meilleure mesure de représailles du Reich, et c'est comme cela qu'il est utilisé : cela lui a valu d'être nommé plénipotentiaire dans la *totaler Krieg* cinq jours après le dernier attentat contre Hitler, qui a également été le plus sérieux. Mais Speer ne craint pas Goebbels. Il a déjà déjoué plusieurs de ses complots visant à l'écarter du pouvoir. Tout comme l'avaient essayé Himmler le perfide, Göring l'hypocrite et Bormann le manipulateur. Ces hommes, avec Speer, forment le quadrivirat à la tête de l'État qui contrôle les principales fonctions du Reich. Cependant, loin de fonctionner comme un tout cohérent,

1. Il est un peu prétentieux d'offrir son propre portrait à autrui pour fêter son anniversaire, mais les voies du narcissisme sont impénétrables, je le sais d'expérience.